title : Journal de l’Empire (1809-06-29), Théâtre français, *Tartuffe*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/tartuffe

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 22 août 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. Le *Tartuffe*.

Deux graves personnages ont attaqué ce chef-d’œuvre de Molière : le premier est un orateur sacré, célèbre par la vigueur de sa logique ; l’autre, un philosophe grand observateur des mœurs et des caractères. Bourdaloue condamne la pièce comme dangereuse, et propre à jeter du ridicule sur ce qu’il y a de plus saint parmi les hommes, par la raison que les formes extérieures de la vraie et de la fausse dévotion sont à peu près les mêmes. Il regarde le Tartuffe comme parodie burlesque, une espèce de travestissement des maximes les plus admirables de l’Évangile : cette opinion est sévère sans être tout à fait injuste.

L’humilité, par exemple, est une des vertus les plus particulières à l’esprit du christianisme, et il n’y a rien de plus sublime dans la morale divine et humaine que le pardon des offenses. Lorsqu’un scélérat, pour exciter l’admiration et pour assurer sa vengeance, se couvre du masque de l’humilité et de la charité, Beurdaloue pense qu’il doit rejaillir de cette momerie quelques ridicule sur les deux vertus dont l’hypocrite se joue. Ne pourrait-on pas dire plutôt que l’hypocrite leur rend hommage en affectant de se parer de eu dehors, et profite ainsi de la vénération qu’elles inspirent ? Mais l’exagération de l’imposteur, et la comique énergie des injures qu’il se dit à lui-même, répandent en effet une teinte de ridicule sur le langage de l’humilité chrétienne. Quant au sentiment généreux qui se venge par des bienfaits, c’est quelque chose de si noble, de si grand, de si divin, que la plaisanterie ne peut y atteindre. Le monstre qui ose profaner une telle vertu, en est plus odieux, sans que la vertu en soit moins sublime : au reste, c’est Scarron qui a fourni à Molière ce trait d’hypocrisie.

Il faut convenir que les principes de l’Évangile, sur le détachement des choses de ce monde, sont présentés dans le *Tartuffe*, sous les couleurs de l’égoïsme. Orgon, répétant la doctrine de son dévot, fait frémir l’humanité, quand il dit :

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde.

Et comme du fumier regarde tout le monde. […]

Il m’enseigne à n’avoir affection pour rien :

De toutes amitiés il détache mon âme,

Et je verrais mourir, frère, enfants, mère et femme,

Que je m’en soucierais autant que de cela.

C’est avec raison que Cléante lui répond :

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

C’est une pure calomnie du code des chrétiens. L’Évangile ne prétend point détruire les sentiments de la nature et les affections sociales ; il ne veut que les épurer et les régler en les subordonnant à un objet divin : le christianisme fait à l’homme un devoir sacré d’être bon fils, bon père, bon mari, bon parent, bon ami.

La manière dont Tartuffe reproche à la soubrette l’indécence de son ajustement, est une espèce de dérision de la modestie et de la pudeur. En général, l’esprit de pénitence et de mortification, qui est la base du christianisme, est bafoué continuellement comme une forfanterie ; l’esprit du monde, au contraire, est exalté comme la vertu des honnêtes gens : cela devait être ainsi dans une comédie où l’on verne un cafard.

Il y a une excellente plaisanterie d’Orgon sur la répugnance de sa fille d’épouser Tartuffe ; et cette plaisanterie tombe à plomb sur la mortification chrétienne :

Plus votre cœur répugne à l’accepter,

Plus ce sera pour vous matière à mériter ;

Mortifiez vos sens avec ce mariage.

C’est en effet une cruelle mortification des sens que celle qui soumet une fille délicate et sensible au pouvoir d’un époux qui lui répugne. Ce vers est extrêmement malin et comique. Au reste, quand Molière aurait profité de l’occasion pour s’égayer un peu aux dépens des ennemis jurés des spectacles profanes, il n’aurait fait d’user du privilège d’auteur et de directeur de comédies. L’Église n’en usait pas bien avec lui ; il était difficile qu’il put résister au plaisir d’en tirer une petite vengeance bien douce. Il était encore modéré, quand il se contentait de rire de ceux qui le damnaient.

Louis XIV, quand il protégea le *Tartuffe*, était dans tout l’éclat de sa gloire et dans toute la force de l’âge : il n’était encore ni vieux, ni dévot, ni mari d’une dévote. Ce ne fut pas le théologien, le dévot qui jugea cet ouvrage ; ce fut le monarque, le conquérant, le jeune héros : il n’y vit qu’un chef-d’œuvre de l’art et la censure d’un vice. Si le *Tartuffe* fut venu vingt ans plus tard, l’époux de madame de Maintenon eût proscrit cette comédie comme une satire contre la religion ; et par un faux zèle, il eût privé la littérature et le théâtre d’un de ses plus beaux monuments.

Mlle Boissière a terminé ses débuts par la rôle de Dorine ; elle avait rassemblé toutes ses forces pour cette action décisive : les principaux reproches de la critique étant tombés sur la faiblesse de son organe ; elle a voulu montrer que la critique avait tort, et pour y réussir elle a forcé sa voix. Qu’est-il résulté de cette mesure imprudente ? Qu’après avoir débité quelques vers elle était tout essoufflée et hors d’haleine, et qu’elle s’est prodigieusement fatiguée en fatigant les auditeurs : son impuissance n’en a que mieux éclaté. Je crois que la faiblesse de sa poitrine, et la mauvaise qualité de son organe, sont des défauts qui ne peuvent que s’augmenter avec le temps : elle ne manque point d’intelligence, de finesse, de vivacité ; mais les moyens d’exécution sont faibles : l’art manque à son jeu et à son débit ; rien n’est mûr, et le théâtre n’aime pas le fruit si vert.